

Coup d'œil historique, topographique sur la république et canton de Vallais¹ 12 avril 1817

Emmanuel BONJEAN

publié par
Anne-Brigitte Donnet

PRÉFACE

Les Archives cantonales du Valais, à Sion, ont acquis il y a quelques années deux volumes manuscrits autographes d'Emmanuel Bonjean.

L'un de ces volumes contient ses Souvenirs de jeunesse ; l'autre rassemble, outre une relation de voyage en cours de publication dans Vallesia de 1975, des textes sans lien entre eux, sinon celui d'être rédigés par E. Bonjean et intitulés aperçus ou coups d'œil. Parmi ceux-ci l'un a particulièrement retenu notre attention ; il figure sous le titre : Coup d'œil historique, topographique de la République et canton de Vallais, 12 avril 1817.

On connaît surtout de Bonjean le personnage officiel, celui qui, né en 1795 à Vouvry, a été grand châtelain du dizain de Monthey, secrétaire de la Constituante en 1839 et député au Grand Conseil en 1840 ; quant à ses années de jeunesse, par contre, on en ignore le cours circonstancié, du moins aussi longtemps que les Souvenirs n'auront pas été publiés.

Au moment où il rédige ce Coup d'œil..., E. Bonjean habite depuis mai 1816 à Vienne, en Autriche, où il occupe une place de précepteur auprès des enfants d'un comte Daun ; il réside l'été en Moravie, l'hiver à Vienne. C'est en cette ville qu'il rencontre quelques compatriotes, les uns étudiants en médecine ou en droit, les autres précepteurs comme lui-même, tel le fribourgeois François-Laurent Frossard, mentionné dans le texte que nous publions. Ces jeunes Suisses, au nombre de treize, ont

¹ Le texte est déposé aux AV, sous la référence : ms litt., 38/2, pp. 109-162.

formé « une société littéraire » ; lors des réunions de cette société, ils présentent, semble-t-il, à tour de rôle, des exposés, ainsi : le Coup d'œil...

Sous ce titre, Bonjean offre à ses camarades, le 12 avril 1817, « une esquisse imparfaite de l'histoire de son pays », comprenant « son ancienne division », sa « moderne », un « aperçu rapide de son histoire » et une « petite analyse du genre de ses productions » ; c'est ainsi qu'il précise son intention.

Comme il l'annonce dans son avant-propos, Bonjean subdivise son texte en chapitres intitulés : géographie ancienne, histoire, géographie moderne, productions naturelles.

Bonjean saisit l'occasion de dresser ainsi un tableau des principaux faits de l'histoire valaisanne, qu'il accompagne de considérations d'ordre géographique et politique.

Ces événements sont traités en fonction de l'histoire générale, car ils sont les plus célèbres, sinon les mieux élucidés : passage des Alpes par Hannibal, conquête romaine, martyre de la légion thébéenne, éboulement du Tauredunum en 563.

Bonjean n'apporte rien de neuf aux sujets qu'il traite ; il a puisé ses sources dans les ouvrages généraux ou particuliers dont on dispose à l'époque, tel celui de Pierre-Joseph de Rivaz : *Eclaircissements sur le martyre de la légion thébéenne* (1779).

Il est vrai qu'E. Bonjean n'est pas encore revenu en Valais et qu'il n'a donc pu entreprendre de recherches personnelles.

Moins banale cependant apparaît sa tentative de synthèse : c'est le premier essai de ce genre que l'on connaisse ; il est antérieur de trois ans à l'Essai de statistique sur le canton du Vallais (Zurich, 1820), du doyen Bridel.

Plus digne d'intérêt serait ce travail s'il pouvait répondre à la question suivante : quelle en est la portée politique ? Jusqu'à aujourd'hui, seul exemple connu des discussions à l'ordre du jour des séances de cette société de jeunes Suisses, ces considérations modérées justifient-elles d'attirer les foudres de Metternich en 1819, sous le prétexte d'avoir constitué une société secrète dans un but subversif ? Il serait présomptueux de l'affirmer.

Ces pages sont donc à peu près dénuées d'intérêt au point de vue historique ; il s'agit plus d'un essai littéraire digne de l'attention de l'historiographe : elles montrent en effet le degré de connaissance qu'un honnête homme pouvait, en 1817 et dans les livres seulement, acquérir de l'histoire du Valais. Ce qu'il faut retenir surtout de cette conférence, c'est le portrait attachant d'Emmanuel Bonjean à vingt ans : esprit curieux de tout, soucieux de l'intérêt public et voyageur à l'âme romantique.

Cette édition ne prétend pas être une édition critique. D'emblée, j'ai écarté cette solution qui aurait donné lieu à une recherche superfétatoire

des sources utilisées par l'auteur sans résoudre pleinement bien des problèmes qui resteraient obscurs.

En note figurent donc les seules explications indispensables à l'intelligence du texte, où je n'ai pas redressé les opinions de l'auteur, ni corrigé ses erreurs ; le lecteur le fera de lui-même.

La transcription du texte respecte les principes suivants : j'en ai modernisé l'orthographe, à l'exception des noms propres de personne et de lieu qui ont été conservés dans la forme de l'autographe ; j'ai résolu les abréviations sans les signaler. Entre crochets figurent les mots omis.

A.-B. D.

Avant-propos

La Société² voudra bien me pardonner l'espèce de vol que je fais à M. Frossard, en empiétant sur son travail³. L'amour que j'ai pour les lieux qui m'ont vu naître m'a fait craindre que, dans le nombre de sujets plus intéressants peut-être qu'il se propose de traiter, ses regards ne tombassent que trop superficiellement sur mon pays, et je me suis en conséquence décidé à vous donner ici une esquisse, quoique bien imparfaite sans doute, vu le manque de matériaux⁴, de ce qui le regarde plus particulièrement.

Je vous présenterai d'abord son ancienne division, je passerai ensuite à la moderne après vous avoir donné un aperçu rapide de son histoire et je terminerai ce sujet par une petite analyse du genre de ses productions.

Géographie ancienne

Le Vallais sous les Romains portait le nom de Vallis Pennina, nom qui lui vint des fameuses Alpes Pennines qui le bordent à son midi et qui sont aujourd'hui connues sous le nom de Grand Saint-Bernard. Mais quelle fut l'origine de cette dénomination ? pour résoudre cette difficulté il faudrait peut-être avoir recours à l'ancienne langue celtique, car j'ai peine à croire qu'elle provienne du nom latin des Carthaginois (*Poeni*) comme quelques historiens prétendent le soutenir en s'appuyant sur le passage du célèbre Annibal. Mais ce passage même par le mont Saint-Bernard est encore contesté et bien des auteurs d'après Fergusson⁵ font traverser les Alpes au mont Viso à l'armée carthaginoise.

Permettez-moi une petite digression au sujet de cet événement tant vanté dans l'histoire et qui fait un des plus beaux fleurons de la couronne d'Annibal. Je ne pourrais guère à la vérité vous apporter que des conjectures, mais quelle certitude trouver au sujet d'un fait qui, du temps de Tite-Live lui-même, partageait déjà les savants et donnait lieu aux mêmes discussions qu'aujourd'hui ; cependant le siècle de cet historien était contigu à celui de cet illustre capitaine. L'histoire ne nous

² D'après les *Souvenirs* de Bonjean, encore inédits, cette « Société » avait été formée à Vienne, en Autriche, « dans l'hiver de 1816-1817 et dont le but était purement littéraire ; société qui tenait ses séances dans une salle d'auberge ouverte à tous les étrangers ; société qui n'était composée que de treize pauvres Suisses... »

³ François-Laurent Frossard, né en 1789 à Romanens, mort en 1874 à Fribourg. Précepteur à Vienne des comtes Traun de Pétronell. Son travail n'a pas été identifié. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. III, p. 281.

⁴ En 1817 en effet, il n'existe encore aucune histoire générale du Valais.

⁵ Fergusson, probablement Adam Ferguson, philosophe et historien écossais, né en 1724, mort en 1816, auteur de : *History of the progress and termination of the roman republic* (1783) dont une traduction en français parut déjà en 1784.

ayant ainsi laissé aucun document à cet égard, les modernes n'ont pu asseoir leur jugement que prenant pour guide la position et les intérêts qu'avait Annibal à son arrivée d'Espagne au pied des Alpes. Fergusson ainsi que d'autres commentateurs trouvent beaucoup plus naturel de lui faire immédiatement traverser les Alpes qui séparent l'Italie de la France ; mais je ne sais pourquoi ils sont si peu d'accord entre eux, les uns conduisent la marche de l'armée carthaginoise par le mont Cenis, les autres, par le mont Cenis [*sic*] et d'autres encore en placent le théâtre beaucoup plus près de la Méditerranée. C'est sans doute une témérité à moi de vouloir infirmer le témoignage de ces illustres [commentateurs] mais dans le vaste champ des conjonctures il me sera bien permis d'en hasarder une qui, comme vous avez vu, n'est pas nouvelle.

Voici les raisons qui me portent à revendiquer pour ma patrie l'honneur d'avoir vu flotter sur son sol les étendards carthageinois.

La première preuve à l'appui de mon opinion, je la tire de la position et du caractère connu d'Annibal. La position de ce général dans les Gaules était très périlleuse ; tout le succès de sa vaste entreprise dépendait de sa prompte arrivée en Italie ; il devait ménager ses forces pour porter ses grands coups dans le cœur de l'Empire romain ; les Gaulois n'auraient pas vu d'un œil indifférent leur pays devenir un champ de bataille entre ces illustres rivaux ; quel parti auraient-ils embrassé ? Les peuples de la Provence s'étaient comportés envers lui en ennemis ; cette étincelle pouvait allumer un vaste incendie qui aurait anéanti l'armée d'Annibal avant qu'il eût pu voir seulement l'Italie. Les Romains brûlaient de rendre les Gaules le théâtre de la guerre ; ils suivaient leur ennemi à la piste et tout l'art fut appliqué à masquer ses mouvements. La route la plus écartée devenait par là pour le Carthaginois la route la plus sûre. Celle du Saint-Bernard servait parfaitement ses projets. Peu fréquentée, même par de simples individus, elle était jugée impraticable à une grande armée. Mais ces grandes difficultés qui rassuraient les Romains n'épouvantaient pas le génie entreprenant et audacieux d'Annibal ; il comptait sur la constance et l'activité de ses troupes. Pour résumer je dirai donc que la nécessité où était Annibal semble militer en faveur de mon opinion.

La seconde preuve, je la prends dans Tite-Live lui-même, quoiqu'il penche à placer le passage au travers du mont Cenis. Cet historien nous dit qu'Annibal après avoir forcé le passage du Rhône défendu par les Volces, peuples de Provence⁶, apprit tout à coup que Cn. Scipion arrivait en toute hâte pour la prendre en queue ; et que, résolu à ne tirer l'épée qu'en Italie, il remonta le Rhône jusqu'à son confluent avec

⁶ Les Volces (*Volcae*) sont deux peuples de la Gaule romaine, distingués l'un de l'autre par les surnoms d'*Arecomici* et de *Tectosages*, occupant dans la Narbonnaise l'intervalle compris entre le Rhône et la Garonne.

la Saône, c'est-à-dire jusqu'à Lyon. Jusqu'ici cette narration n'a rien que de juste et coïncide parfaitement avec la route que devait prendre Annibal pour arriver au Saint-Bernard. Ensuite il dit qu'il prit à la gauche et quelques lignes plus bas il le fait arriver sur les terres des Vocontiens, c'est-à-dire qu'il le fait ouvertement revenir sur ses pas et courir à la rencontre du consul qu'il cherchait à éviter. Je m'explique. Annibal arrivé à Lyon et regardant l'Italie pour prendre à sa gauche devait nécessairement marcher sur Genève, tandis que pour arriver aux pays des Vocontiens et des Tricastrins⁷, il eût dû se diriger vers sa droite et revenir vers le Comtat Venaissin, c'est-à-dire marcher au-devant de Scipion. C'est une contradiction frappante, et Tite-Live s'est rendu coupable d'une bien grande inexactitude ou il faut que les connaissances que nous avons de la situation de ces anciens peuples soient bien erronées.

Voilà quelles sont les raisons sur lesquelles je base mon opinion, et sans prétendre résoudre ce problème historique il me sera au moins permis de garder mes idées là-dessus jusqu'à conviction du contraire. En bon patriote, ne doit-on pas aimer et révéler tout ce qui tend à relever sa patrie ? Mais revenons au sujet principal que je dois traiter.

On divisait jadis les habitants de la Vallée Pennine en quatre peuples. 1° Les *Viberi* en occupaient la partie la plus orientale où se trouvent de nos jours les dizains de Conches, Moerel, de Brigue, Rarogne et de Viège. 2° Les *Seduni* occupaient le centre du pays, savoir les dizains de Leuck, Sierre, Sion et Hermence. 3° Les *Veragri* habitaient les dizains de Martigny, d'Entremont et partie de celui de Saint-Maurice. 4° A ceux-ci succédaient les Nantuates dont les terres, outre le dixain de Monthey, renfermaient tout le pays de Vaud (*Vantuates*) et s'étendaient jusque dans le Jura, s'il est vrai que la petite ville de Nantua à huit lieues de Genève fut une de leurs principales cités, comme son nom porte à le croire.

Ces peuples vaillants étaient en liaison intime avec les Gaulois d'Italie, leurs voisins. Je croirais volontiers que c'était du sein de nos Alpes que s'élançaient ces nuées de Gésates si redoutables à la valeur romaine par leur intrépidité et leur mépris de la mort. On les nommait ainsi à cause d'un habillement militaire nommé *gesae* par les Romains⁸. Si mon opinion se vérifiait, il s'ensuivrait que le goût du service étranger date chez nous de la plus haute antiquité et que près de deux siècles avant J.-C. nos ancêtres jouèrent en Italie le même rôle qu'ils fournirent

⁷ Les Vocontiens, peuple de la Gaule romaine, s'étendant jusqu'à la frontière des Allobroges dans des vallées profondes et d'accès difficile. - Les Tricastrins, habitants du *Tricastinus pagus*, dont Saint-Paul-Trois-Châteaux dans la Drôme fut la capitale.

⁸ Les Gésates, peuple de la Gaule, qui habitaient la région comprise entre le Rhône et les Alpes, nommés les « combattants de la lance ». Le terme *gesae* ou plutôt *gesa, orum*, signifie gèses, javelots de fer, en usage chez les peuples alpins et chez les Gaulois.

dans la suite avec tant d'éclat dans les disputes entre les maisons d'Autriche et de France. Mais le temps vint aussi pour eux où ils furent engloutis dans l'Empire romain. Jules César les incorpora d'abord dans la Gaule Narbonnaise, ensuite Auguste, établissant deux Gaules Narbonnaïses, les rangea sous la juridiction de la deuxième tandis que les Helvétiens furent incorporés dans la province nommée *Maxima Sequanorum*, dont la capitale était Besançon.

Les principales villes du pays étaient : Agaune et Epaone chez les Nantuates. Près de la seconde se trouvait le château de Tauredunum, bâti sur les flancs du mont Taurus. Quelques-uns disent que ces deux villes n'en formaient originairement qu'une et que l'Agaune moderne est sortie de ruines de l'Epaone ancienne ; cette assertion pourrait avoir quelque vraisemblance quant à la ville de Saint-Maurice ; car le monastère y existait déjà du temps du concile d'Epaone⁹.

Chez les *Veragri* on rencontrait Octodure, ville puissante et opulente, que la Dranse divisait en deux et qui occupait tout le bassin sur lequel de nos jours est situé Martigny. Le siège épiscopal du pays y fut d'abord établi, mais dans la suite les évêques le transférèrent à Sion, capitale des *Seduni*, où il est resté. Cette ville jouissait déjà sous les Romains d'un certain lustre. On y voit encore des inscriptions mutilées de divers empereurs et seigneurs romains, entre autres de divers membres de la famille Valeria qui était chargée du patronage de la cité et qui possédait des terres dans ses environs¹⁰.

Quant aux *Viberi*, on ne remarque point qu'ils aient eu de ville considérable. Leur situation isolée, leur pauvreté détournait apparemment de dessus eux l'attention et la cupidité ; on les laissait vivre en paix dans leurs petites peuplades. Aussi leur nom est-il à peine connu dans l'histoire.

Un autre monument remarquable de la Vallée Pennine était le temple de Jupiter Pennin situé au sommet des Alpes de même nom. Ce temple était célèbre sous les empereurs romains qui, à leur avènement au trône, avaient coutume d'y envoyer faire des sacrifices. De là vient cette multitude de médailles qu'on a trouvée et qu'on déterre encore sous les débris de ce bâtiment et qu'on conserve dans le trésor du monastère. Ce temple subsiste et Jupiter compta des adorateurs parmi ces montagnards opiniâtres tant Veragriens que Salasses jusqu'aux temps de Bernard de Menthon, qui dans le dixième siècle se voua à la conversion de ces pauvres gens, y réussit et fit abattre le monstrueux idole [*sic*] qu'ils adoraient. Nous en parlerons ci-après plus en détail.

⁹ Epaone, localité de l'ancien royaume de Bourgogne, identifiée sans certitude avec diverses bourgades de la vallée moyenne du Rhône. 25 évêques... y tinrent le 15 septembre 517 un concile où quarante canons relatifs à la discipline ecclésiastique furent édictés.

¹⁰ Cf. E. Howald-E. Meyer, *Die römische Schweiz*, Zurich, 1940, p. 211, n° 65.

La Vallée Pennine était pour les Romains de la plus haute importance. Elle leur facilitait le passage dans une partie de la Celtique, dans la Belgique et les deux Germanies. Toutes les armées qui se rendaient dans ces pays ou en arrivaient prenaient leur route par les Alpes Pennines tandis que celles qui passaient dans l'Aquitaine traversaient les Alpes Graïennes, nommées ainsi des Grecs, compagnons d'Hercule, qui, à ce qu'on prétend, les traversa à son retour de l'Espagne. Il se présentait encore une troisième route aux légions qui allaient dans la Gaule ; c'était par les Alpes Cottiennes ; elles tombaient alors dans la Provence. Je veux vous citer un exemple célèbre du passage d'une armée romaine à travers le Saint-Bernard. C'est celui de Vitellius.

La mort du barbare Néron avait mis l'Empire en feu. Un mouvement successif se communiqua des bords de l'Euphrate aux Colonnes d'Hercule. Les provinces s'élevaient contre les provinces, une seule était souvent en proie à différents partis. Chaque armée, se croyant autorisée à donner un chef à l'Empire, y éleva son général. Galba, gouverneur de la Bétique¹¹, osa le premier monter sur ce trône sanglant et placé sur un abîme, bientôt la main parricide d'Othon l'en précipita. Celui-ci jouissait à peine des fruits de son crime qu'il s'éleva dans le nord un orage menaçant qui fondit sur lui et brisa sa frêle puissance. C'était l'armée de Vitellius. Ces soldats, honteux d'être les seuls fidèles à leur devoir, et formant cependant le nerf des forces de l'Empire, abandonnèrent les rives du Rhin qui étaient confiées à leur garde pour aller asseoir leur général sur le trône des Césars. Vitellius, monstre de débauches et de gloutonnerie, s'avançait à grandes journées à travers l'Helvétie lorsque Avenches osa lui fermer ses portes. Obéissant à la voix de l'honneur et fidèles à leurs serments et présumant peut-être trop de leurs forces, ces braves habitants se préparent à la plus vive résistance. Hélas ! ce courage élevé ne sert qu'à attirer sur leurs têtes les maux les plus affreux. Au Cecinna, général et ministre des vengeances de Vitellius¹², emporte la ville d'assaut, fait main basse sur ses habitants et en disperse les restes infortunés. Cette armée, assouvie de carnage, continue sa route, entre dans le Vallais, traverse le Saint-Bernard et paraît devant Crémone où l'attendait Othon avec ses meilleurs soldats¹³. Ce fut là que le démon de la guerre exerça ses plus horribles fureurs. On vit un fils massacrer son propre père, le reconnaître dans sa chute et se poignarder sur son corps palpitant. Tristes et horribles effets des guerres civiles ! Mais tirons le rideau sur ces scènes effroyables, disons pour notre consolation que Vitellius ne porta pas loin la peine de ses crimes ; la ven-

¹¹ La Bétique, province de l'ancienne Espagne.

¹² Au. Cecinna : Caecina Alienus, général romain, lieutenant de Vitellius, avant d'être celui de Vespasien.

¹³ Othon Marcus Silvius, reconnu empereur en 69 après J.-C. à la mort de Galba et de Pison ; battu par Vitellius à Bédriac, près de Crémone, il se donna la mort.

geance divine l'atteignit bientôt. Vespasien fit tomber ce monstre sanguinaire, rendit le calme à l'Empire, la paix et le bonheur aux malheureux Helvétiques.

Il y eut plusieurs autres passages par le Saint-Bernard, entre autres celui de Sévère marchant contre Albin, d'Aurélien courant attaquer les Alémans à Vindonisse et surtout celui de Maximien dans sa guerre contre les Bagaudes¹⁴. Ce dernier forme un épisode remarquable dans les fastes ecclésiastiques de mon pays, je vous en parlerai plus tard.

Une autre observation à faire à l'égard de l'ancienne géographie du Vallais regarde le lac Léman. Ce lac, qui borne la partie occidentale du Vallais, occupait jadis beaucoup plus d'étendue et couvrait de ses eaux toute la partie centrale du dizain de Monthey, c'est-à-dire tout ce que l'on comprend aujourd'hui sous le nom de Marais. Ceci paraît d'abord assez extraordinaire ; mais voici ce qui me confirme dans mon jugement. L'avant-dernière commune du dizain de Monthey s'appelle Port-Valais, en latin *Portus Vallesiae*. Ce lieu à l'époque de sa dénomination devait border le lac, comme le prouvent des boucles de fer encore existantes et plantées dans un rocher où elles servaient à amarrer les bateaux ; à présent le lac s'en trouve éloigné de près d'une demi-lieue. Or, si l'on examine ensuite la nature de ce mot *Vallesiae*, on verra qu'il n'est pas d'une bien bonne latinité et qu'il faut conséquemment que ce dernier rétrécissement du lac se soit opéré depuis des siècles peu éloignés du nôtre. De plus, si l'on peut ajouter foi à de vieilles cartes géographiques, on voit que les limites de ce lac sont plus étendues que celles que lui donnent les cartes modernes. Supposons actuellement que les causes qui ont occasionné cette retraite des eaux de Port-Valais au Bouveret ont existé et ont agi dans les siècles antérieurs, on s'expliquera aisément comment ce lac a dû se resserrer. Une tradition constante dans le pays et appuyée par un passage de saint Eucher, évêque de Lyon mort en 454, dit donc qu'une branche du Léman s'étendait jusqu'aux portes d'Agaune. Il s'ensuivrait de là que dans l'espace de 1363 [ans], il se serait rétréci de trois lieues, distance en ligne directe qui se trouve de Saint-Maurice à l'embouchure du Rhône. Je ne prétends cependant pas avancer que toute la plaine ait été inondée ; ce serait une erreur grossière ; car Aigle, Saint-Tryphon et Villeneuve étaient des lieux très connus des Romains, les deux premiers parce qu'ils y avaient des stations militaires, et le second à cause de ses eaux thermales et de son bois sacré qui l'ont fait appeler *Pennilucus*.

¹⁴ Les Bagaudes désignent le nom que l'on donne à des paysans et à des pâtres gaulois qui, vers la fin du III^{me} siècle, se soulevèrent à la fois contre les Romains qui les pressaient et contre leurs maîtres qui les traitaient en esclaves. Ils furent vaincus par Maximien aux environs de Paris en 280. (Cf. p. 217.)

Le fait de la retraite du Léman étant ainsi presque certain, quelles peuvent en avoir été les causes ? On ne peut guère, ce me semble, hasarder, à cet égard, d'autres raisons que les éboulements fréquents de nos montagnes, éboulements qui, secondés par le limon épais que le Rhône charrie constamment dans ses eaux, auront comblé peu à peu les profondeurs du lac. Celui qui examine la nature du terrain qui borde les rives du Rhône, terrain marécageux, sablonneux et presque annuellement inondé ; celui qui comme moi a vu s'amonceler à l'embouchure de ce fleuve des amas de sable qui grossissent chaque année et repoussent les eaux loin de leur ancien domicile, celui-là, dis-je, ne peut hésiter à regarder ces éboulements comme la cause de la retraite du lac. Nous retrouverions ainsi dans mon pays le phénomène qui créa l'antique Egypte.

Pour mieux vous faire sentir la probabilité de mes conjectures, je vous citerai ici l'histoire des deux grands éboulements arrivés dans le bas-Vallais. Le premier fut celui du Taurus, montagne qui dominait Epaone. Ce mont ébranlé dans ses fondements s'écroula tout à coup, vint fondre sur la vallée qu'il remplit de ses débris dans toute sa largeur. La malheureuse Epaone fut ensevelie avec tous ses habitants. Le Rhône intercepté dans sa course regorgea dans la partie supérieure du Vallais qui fut tout inondée. Les ondes amoncelées s'ouvrirent enfin un passage et la calamité qui avait désolé mon pays se fit sentir pareillement à celui de Vaud et à Genève. Le lac, accru de cette immense masse d'eau, s'élança de ses bords, inonda toutes les villes et villages riverains et emporta la ville basse de Genève. Marius d'Avenches, auteur contemporain, est celui qui a fait mention de ce désastre dans sa chronique. Mais il en reste encore des monuments authentiques. Les débris du Taurus se trouvent dans ce qu'on appelle le *Bois noir* à demie [lieue] de Saint-Maurice. Le Rhône coule à présent vers la partie septentrionale de la vallée où la masse des décombres était plus facile à percer tandis qu'auparavant il longeait la chaîne méridionale de nos montagnes.

Le souvenir de cette terrible catastrophe était à peu près effacé de la mémoire des hommes lorsqu'une pareille arriva dans la vallée de Bagnes. Bagnes, en latin *Balneae*, est un village situé dans une espèce de cul-de-sac, il est environné de toutes parts de monts escarpés, excepté du côté de Sembrancher où débouche la vallée. Il y avait des bains chauds célèbres dans le moyen âge qui lui ont donné leurs noms. En 1595 une montagne se détacha, se précipita dans la vallée et ferma le cours de la Dranse, petite rivière qui sillonne la vallée. Bientôt il s'y forma une masse d'eau effroyable qui à la fin brisa les barrières qui la retenaient captive, s'élança dans le lit de la Dranse, vint inonder Martigny et, s'engouffrant dans le Rhône, alla se dégorger dans le Léman, ce qui renouvela les dégâts causés par la chute du Taurus. L'infortunée vallée n'offrit plus que le tableau déchirant de la plus entière dévastation et

l'habitant réfugié dans ses montagnes n'eut plus qu'à gémir sur l'emplacement de ses foyers et de ses possessions.

Jugez quels débris ces eaux lancées avec force et resserrées dans leur chute devaient entraîner avec elles. Ajoutez à cela que ce terrible phénomène se répéta dans le voisinage du lac. Le village d'Yvorne vis-à-vis de mon endroit natal en est une preuve convaincante. Le voyageur étranger dans ces contrées s'étonne en voyant l'échancrure énorme qui domine Yvorne ; il y a quelques siècles cette scissure n'existait pas et le coteau qui continue la montagne jusque bien avant dans la plaine est parti de là.

Depuis ces malheureuses inondations le Vallais perdit beaucoup de son lustre. Octodure qui en était l'ornement et l'orgueil, Epaone, avaient disparu ; de tristes bicoques s'élevèrent sur leurs ruines et le voyageur ne trouva bientôt plus dans ce pays que de grands et de terribles souvenirs. Ces événements nous ont rapproché de l'époque où va s'établir la division moderne du Vallais ; mais avant que de l'entreprendre, je trouve à propos de jeter un coup d'œil rapide sur son histoire afin de voir sous quelles dominations il a successivement passé.

Histoire

Ce serait une entreprise fort téméraire que celle de l'auteur qui voudrait décider quelle était la forme de gouvernement établie chez les *Viberi* et les autres peuples du Valais. La conjecture la plus probable est qu'ils formaient comme les autres nations des Gaules chacun un corps de république séparé et gouverné par des chefs qui avaient plus ou moins d'autorité suivant le génie du peuple auquel ils commandaient. — Voici ce que j'ai pu recueillir dans l'histoire touchant leurs faits militaires.

L'an de Rome 531, les *Viberi* de concert avec leurs voisins fournirent de puissants secours à Viridomare, roi des Insubres et en guerre avec cette république¹⁵.

Cent vingt et un ans plus tard, de Rome l'[an] 652, ils secondèrent de nouveau l'expédition des Cimbres ; mais la terrible leçon que leur donne Marius dans les champs d'Aix et de Vérone leur fit perdre l'envie de tenter de nouveau ces exploits hasardeux.

Quelque temps après, les Romains deux fois provoqués par leurs armes vinrent les attaquer chez eux. César, la deuxième année de son expédition dans les Gaules, la 692^e de Rome, était allé prendre ses quartiers d'hiver en Italie suivant sa coutume. Pour empêcher que les *Veragri* ne

¹⁵ Les Insubres, peuple habitant primitivement la Gaule lyonnaise, près de la Loire.

remuassent en son absence et ne lui coupassent le chemin de Genève, César avait laissé à Octodure Sergius Galba avec une légion. Galba se cantonna dans une partie de la ville d'où il expulsa les habitants qui allèrent s'établir dans l'autre. Il s'y fortifia en cas d'attaque, précaution sage à laquelle il dut son salut. Sur ces entrefaites il fut obligé [d'envoyer] deux cohortes à Aigle chez les Nantuates afin de les tenir en bride. Cet affaiblissement de la légion fut le signal de la révolte pour les *Veragri*. Ennuyés de la présence d'un hôte aussi incommode et qui s'était emparé de leurs foyers avec si peu de ménagements, ils commencèrent par lui couper les vivres. Galba, qui ne subsistait que par les contributions qu'il levait, fut bientôt en proie à la disette. Ce plan exactement suivi par les *Veragri* aurait nécessairement forcé le lieutenant à la retraite ; mais ce n'était pas assez pour eux que de l'expulser, ils voulaient se venger. Ils s'emparèrent des hauteurs qui dominaient le camp romain et y lancèrent une multitude de traits. Bientôt excités et enhardis par le silence des légionnaires, ils descendent de la colline et attaquent les retranchements avec une fureur aveugle malgré une nuée de dards et de flèches que les Romains faisaient pleuvoir sur eux. Le combat durait depuis huit heures et les Gaulois acharnés à l'entreprise avaient comblé les fossés et presque percé les retranchements. Le soldat romain épuisé de fatigue et couvert de blessures n'osait cependant abandonner son poste qui aurait été à l'instant occupé par les ennemis. Dans cette extrémité un seul coup de désespoir pouvait les sauver, ils s'y déterminèrent. Galba ordonne à ses troupes de se reposer un instant et de ramasser autant de traits que possible ; ils fondent alors sur les *Veragri* par toutes les portes du camp. Ceux-ci qui croyaient avoir réduit leur ennemi aux abois furent tellement déconcertés par cette brusque sortie qu'ils lâchèrent prise sans rendre de combat. De 30 000 hommes qu'ils étaient lors du combat, 20 000 mordirent la poussière et le reste se dispersa sur les montagnes. Galba échappé à un danger si imminent n'eut rien de plus pressé que de quitter Octodure et de se retirer chez les Allobroges.

Qu'on me permette ici une petite réflexion sur cette sanglante victoire du lieutenant de César. 30 000 hommes, disent les *Commentaires*, vinrent attaquer le camp de Martigny ; quelle était donc à cette époque la population du Vallais ? De nos jours il ne compte que 63 000 âmes et en poussant l'hypothèse aussi loin qu'elle peut aller, le nombre de ses habitants ne dépasse jamais 100 000 ¹⁶. Or peut-on croire qu'une population si bornée ait pu fournir une armée si considérable ? Retranchez-en les femmes, les vieillards et les enfants, que restera-t-il des 100 000 hommes ? De nos jours, on a pris le 7^e de la population et on a formé

¹⁶ D'après les recensements de 1816, la population du Valais s'élève à 63 156 âmes.

un corps de milice de 9000 hommes. Sur les 100 000 Valaisans que je suppose avoir existé du temps de César (supposition outrée et hors de toute vraisemblance), il aurait fallu prendre le 3^e de la population pour former un corps de 30 000 hommes. Je vous avoue que je regarde ce nombre comme fort invraisemblable et que je suis tenté de suspecter la véracité du lieutenant de César. Un autre doute que le récit de cette bataille éveille chez moi est l'énormité de la perte des assiégeants. Cette perte devait les réduire à un état de faiblesse et d'impuissance capable d'ôter à Galba toute crainte pour l'avenir.

Cependant je le vois faire une retraite rapide dès qu'il a pu se délivrer des mains de ses ennemis ; il faut donc que les ennemis fussent encore bien redoutables, et comment pouvaient-ils l'être si les deux tiers des hommes qu'ils étaient en état de mettre sous les armes avaient été moissonnés dans un seul combat ? Pour rendre tout ce récit vraisemblable, il faudrait attribuer l'insurrection aux seuls *Veragri*, dire qu'ils furent repoussés avec perte, mais que la crainte de les voir appeler à leur secours les peuples leurs voisins décida Sergius à la retraite.

Quoi qu'il en soit de cette échauffourée, les Vallaisans rentrèrent sous la domination romaine et durant tout le règne des Césars, l'histoire ne fait mention de leur pays qu'au sujet des passages des divers empereurs.

Tout Suisse, un peu instruit, connaît celui qui eut lieu sous Maximien l'an 304. Une faction puissante s'était élevée dans la Gaule : c'était un vil ramas de paysans, ruinés par les impôts et les déprédations des gouverneurs ; ces hommes irrités commettaient des excès inouïs contre les riches et les villes ; on les appelait Bagaudes¹⁷. Maximien venait avec grande peine de les détruire et rentrait en Italie : ce prince, ardent persécuteur des chrétiens, l'auteur de tous les édits que Dioclétien expédia contre eux, avait dans son armée une légion entière composée de chrétiens. Jadis cantonnée aux environs de Thèbes en Egypte, elle avait reçu le nom de thébéenne ; à son passage par Jérusalem le zèle de Zamda, évêque de cette ville, lui avait fait embrasser la foi. Maurice, tribun et père de ses soldats, Candide primipile, Exupère, enseigne de la légion, étaient et les plus distingués et les plus fervents de ces néophytes. Maximien aimait cette légion à cause de sa bravoure, elle était toujours aux postes les plus dangereux, toujours à l'avant-garde dans les marches et à l'arrière-garde dans les retraites. Arrivé dans la vallée Pennine, Maximien fit faire halte à ses troupes : le gros de l'armée se trouvait à Octodure et Maurice avec ses compagnons campaient près d'Agaune. Tout à coup un ordre leur vint de se rendre à Octodure pour assister au sacrifice solennel qu'il voulait offrir aux dieux. Maurice, dans une réponse pleine d'une respectueuse fermeté, le refuse et ose s'avouer, lui

¹⁷ Cf. p. 213.

et sa légion, comme adorateurs du Christ. L'empereur croit épouvanter la légion par un ordre de la décimer ; mais en vain. Cette barbare opération se répète trois fois sans ébranler la constance de ces généreux athlètes. Outré du peu de succès de sa cruauté, Maximien oublie en un moment tout ce qu'il doit à ce brave corps, l'arrêt de mort est levé contre tous les Thébéens et l'armée entière se porte pour l'exécution de ce sanglant décret. Elle arrive d'Octodure, moissonne dans sa fureur la fleur de ses guerriers et se livre aux plus horribles bacchanales sur leurs corps palpitants. Victor, vieux soldat tout criblé de blessures, paraît au milieu de cette troupe dégoûtante de sang. Surpris, il demande ce que signifie cet affreux spectacle ; on le lui apprend avec des cris de triomphe. A ce récit Victor gémit, Victor sanglote et reproche à ces barbares leur horrible exécution. Il s'annonce hautement comme chrétien et le prix de sa généreuse audace fut la mort qui le réunit à ses frères. Voilà quelques traits de cette sanglante tragédie ; elle fera toujours la consolation et la gloire du Vallaisan chrétien et religieux. Je sais que bien d'autres lieux disputent à Agaune l'honneur d'avoir été le théâtre du triomphe de ces martyrs, mais la question a été savamment éclairée par M. Derivaz qui a établi que le camp de la légion thébéenne devait se trouver entre Agaune et Epaone¹⁸. Quant à moi, je puis assurer que jamais je n'ai traversé ces champs arrosés du sang de tant de héros chrétiens sans me sentir saisi d'un respect religieux.

Mais revenons aux événements politiques du siècle ; c'est ici que se déroule à nos yeux le tableau le plus imposant. Des nuées de nations barbares s'élancent des forêts de la Germanie et des glaces de la Scythie ; elles se heurtent, elles se pressent et viennent fondre sur l'Empire romain ; elles ébranlent peu à peu ce colosse de grandeur, le démembrent et enfin le réduisent en poudre. Ces peuples qui se suivaient comme les flots d'une mer agitée par l'orage accablaient tour à tour les provinces. Aujourd'hui, l'une était romaine ; demain, elle était gothe, peu après alaine, ensuite suève ou franque et ainsi de suite. Dans cet état d'agitation universelle le Vallais que traversait une des grandes routes militaires devint dans un court espace de temps la proie de divers peuples du nord. Les Suèves, les Alains, les Goths et les Huns passèrent tour à tour dans ce pays et le désolèrent¹⁹. Il ne leur fut cependant pas donné de s'y fixer, les marais du septentrion avaient vomi une nouvelle horde barbare qui passèrent le Rhin en [...] et se fixèrent dans les Gaules. C'était les Bourguignons, peuple parti des bords de la mer Baltique. Impatients des

¹⁸ Pierre-Joseph de Rivaz (1711-1772), notaire, châtelain de Saint-Gingolph, auteur des *Éclaircissements sur le martyre de la légion thébéenne* (Paris, 1779).

¹⁹ Les Alains, « peuplade établie dans l'antiquité entre la mer d'Azov et le Caucase... » - Les Suèves, « dénomination générique donnée par les Romains à tous les peuples de la Germanie au-delà de l'Elbe ».

bornes étroites que la présence des peuples voisins mettait à leur puissance, ils les attaquèrent et les forcèrent d'évacuer leurs possessions. Les Suèves et les Alains perdirent la Suisse, les Visigoths, la Provence et de toutes ces conquêtes réunies se forma la puissante monarchie bourguignonne. Le Vallais tomba en leur pouvoir et ils en exterminèrent les nouveaux habitants, dont la plupart se réfugièrent dans les vallées collatérales où ils ne purent être forcés. Ils y défrichèrent des terres et devinrent les fondateurs des peuplades des Ormonds et du Val d'Illiers, une colonie de Huns se transplanta dans la vallée d'Anniviers. Le Vallais en proie à tant de convulsions politiques respira un peu sous ces nouveaux maîtres qui se distinguaient entre tous les barbares par la douceur et l'équité de leurs lois rédigées en code par Gondebaud, oncle de Sigismond, le plus vertueux des rois bourguignons.

Sigismond parut avoir pour le Vallais une prédilection particulière ; il tint en 517 un concile de vingt-quatre évêques à Epaone et fonda peu après le monastère de Saint-Maurice qu'il dota richement et où il établit un service perpétuel ²⁰. Ce monarque vertueux dont on montre le portrait dans les corridors de l'Abbaye devint la victime de vengeance de Clotilde, sa tante, épouse de Clovis I^{er}, qui arma contre lui le bras de Clodomir, roi d'Orléans ²¹. Battu par son ennemi, il s'était réfugié dans le couvent d'Agaune, il espérait d'y trouver un asile sûr, mais la perfidie d'un de ses sujets le livra entre les mains de son vainqueur qui le fit périr avec toute sa famille. Quelques années après, les Bourguignons vengèrent sa mort par le meurtre de Clodomir et reconnurent pour souverain Gondemar, prince du sang de leurs rois ²². Celui-ci retarda de quelques temps encore la chute de la monarchie ; mais en 534, Childebart et Clotaire I^{er} anéantirent pour toujours la dynastie bourguignonne. Les vainqueurs se partagèrent leur conquête et le Vallais devint province française avec le reste de la Suisse.

Ces nouveaux maîtres n'eurent pas pour le Vallais la considération qu'avait eue Sigismond. Toujours armés pour s'entre détruire, les descendants de Clovis ne gardèrent pas toujours bien leurs frontières. Les Lombards, peuple nouveau, qui s'étaient emparés de la partie de l'Italie qui avoisine le Vallais, profitèrent de cette négligence pour entrer dans le Vallais ; ils furent défaits dans les plaines de Bex dans une sanglante bataille que leur livrèrent les habitants et n'en perdirent pas pour cela l'envie de piller. On les vit reparaître à plusieurs reprises, exercer à Octodure toutes sortes d'horreurs contre les catholiques qui ne voulurent pas embrasser les dogmes de l'arianisme dont ils étaient infectés.

²⁰ Cf. note 9, p. 211.

²¹ Clodomir, 2^e fils de Clovis, s'unit à ses frères contre Sigismond, roi des Burgondes, qu'il fit jeter dans un puits avec sa femme et ses enfants en 523.

²² Gondemar ou Godomar, second fils de Gondebaud, roi de Bourgogne de 523 à 532. Il succéda à son frère Sigismond, tué par Clodomir, vainquit et tua ce dernier dans la plaine de Vézeronce (Isère) en 524.

L'évêque Séverin fut immolé à cette occasion. Ces fréquentes irruptions obligèrent le clergé à transférer le siège épiscopal à Sion afin de le soustraire à un voisinage aussi dangereux. D'ailleurs, Octodure avait perdu toute sa splendeur.

Enfin parut en 751 la dynastie carlovingienne. Les règnes de Pépin et de Charlemagne délivrèrent pour toujours les Vallaisans de la crainte des Lombards. Ce dernier prince surtout honora plusieurs fois le Vallais de sa présence surtout lors de ses fréquents voyages en Italie. Il accorda à Théodule, évêque de Sion et grec de naissance, de nombreux privilèges ; sa mémoire est restée profondément gravée dans le cœur des Vallaisans reconnaissants, et sa fête a été chômée chez nous jusqu'en 1802. Je me rappelle d'une coutume singulière qui s'était établie dans ma commune ce jour-là (29 janvier). Le dernier nouveau marié de la commune était obligé de déblayer la neige dans un certain endroit ; toute la jeunesse y accourait ; les deux époux ouvraient la danse qui se continuait gaïement. On a trouvé à propos d'abolir la danse avec la fête.

Après la mort de cet empereur, arrivée en 814, le Vallais fut constamment soumis à des princes de sa famille. Je me dispenserai de vous rapporter l'histoire de ces faibles souverains, toujours divisés par l'ambition, quoique réunis quelquefois par la politique. Je ne vous retracerai point les fils de Louis I^{er}, deux fois révoltés contre leur père. Je ne vous ramènerai point aux champs de Fontenoy que 100 000 Français arrosèrent de leur sang²³. Je ne vous parlerai en un mot que du règne de Charles le Gros, fils de Louis le Germanique et arrière-petit-fils de Charlemagne. Sous son règne commencèrent à s'élever ces petites principautés tant ecclésiastiques que séculières qui s'arrogèrent peu à peu l'indépendance et ne laissèrent finalement au souverain qu'un titre sans autorité.

Le roi Charles le Gros régnait donc sur tout le vaste empire de son aïeul, mais au milieu des troubles et des désordres, suite du mépris qu'avaient pour lui ses vassaux, et de l'incapacité qu'il montrait dans le gouvernement. Les barbares franchissaient impunément les frontières et pénétraient jusqu'au cœur de la France. Les Sarrasins, maîtres de la Méditerranée, faisaient hardiment leurs descentes, un corps de ces musulmans courut l'Italie en brigands, passa les Alpes et s'avança jusqu'aux portes de Saint-Maurice. Dans cet état de choses les peuples ne voyaient plus dans leur faible [souverain] qu'un inutile appui ; les liens de la société furent relâchés et presque dissous ; dans cette disposition des esprits chaque seigneur, qui eut assez de hardiesse pour arborer l'étendard de la révolte, fut presque sûr du succès. Un des premiers qui osa donner l'exemple de l'insubordination fut Boson, comte de Provence. Ce

²³ Fontenoy ou Fontenoy-en-Puisaye, commune de l'Yonne, arrondissement d'Auxerre, où Charles II le Chauve et Louis le Germanique battirent Lothaire en 841.

seigneur était allié au sang royal par sa mère et ensuite par sa femme Hermengarde, fille de l'empereur Louis II. Cette haute parenté éveilla chez lui des désirs ambitieux et dans le concile de Mantal en Dauphiné, il fit ériger par les évêques et seigneurs du pays la Provence en royaume²⁴. Ceci se passa en 880. Ce nouvel état porta encore le nom de Bourgogne cisjurane.

Huit ans après, Rodolphe, fils de Conrad, comte de Paris, fonda le royaume de Bourgogne transjurane, qui comprenait la plus grande partie de la Suisse jusqu'à la Reuss, le Lyonnais, le Dauphiné, la Bresse, la Savoye, le Vallais et la Franche-Comté. Dans la suite le royaume de Provence se fondit dans celui de Bourgogne par la mort de Hugues III, dont Rodolphe II fut l'héritier. Le nom bourguignon reparaisait ainsi sur la scène politique ; le Vallais n'eut pas à regretter d'avoir été arraché à la domination française. Agaune, privilégiée par les anciens rois de Bourgogne, éprouva aussi la bienveillance de la nouvelle dynastie. Rodolphe choisit ce lieu pour la cérémonie de son sacre. Ce fut effectivement dans l'église de cette célèbre Abbaye que ce prince convoqua l'an 888 les évêques et les seigneurs de son nouvel état. L'Abbaye reçut à cette occasion de magnifiques donations et le nouveau monarque eut toujours pour elle une grande prédilection. Rodolphe II épousa quelque temps après Berthe, fille de Burkard, duc de Souabe, la même qui fonda l'abbaye bénédictine de Payerne et qui y fut enterrée. C'est à elle qu'appartint la selle que l'on montre encore dans une des auberges de cette ville. Adélaïde qui naquit de ce mariage continua aux cénobites d'Agaune l'amitié que son père leur avait vouée. Devenue en 950 épouse d'Othon I^{er} empereur, elle l'honora souvent de sa visite. Les grands souvenirs que lui offrait ce séjour remplissaient l'âme de cette pieuse impératrice, que l'Eglise a mise au nombre des saintes qu'elle révère.

Ce serait ici le lieu de vous donner quelques détails sur les détails [*sic*] et les progrès de la féodalité ; mais ce sujet exige des connaissances trop étendues pour pouvoir le traiter facilement et ce serait trop de présomption de ma part que de vouloir m'engager en ce moment dans une pareille discussion. Je crois cependant ne pas me tromper en disant qu'en général, la même cause qui avait donné naissance aux deux royaumes de Bourgogne la donna pareillement à nombre de comtés dont les possesseurs après la mort de Rodolphe III s'érigèrent en souverains sous la suzeraineté de l'empire d'Allemagne. Ce prince, neveu par les femmes de Conrad II dit le Salique, avait légué sa succession à son oncle vu qu'il mourait sans enfant ; à cet effet, il lui avait envoyé son sceptre, sa couronne et la lance de saint Maurice. Ces dispositions cepen-

²⁴ Mantal, c'est-à-dire Mantaille, localité de la Drôme, arrondissement de Valence, où se tint en 879 le concile qui constitua le royaume de Provence au profit de Boson.

dant n'eurent pas leur entière exécution ; la plus grande partie de cet héritage échappa à la maison de Franconie par suite des troubles qui l'agitèrent et emmenèrent enfin sa ruine. Les comtes de Savoye, de Dauphiné, de Kybourg, les ducs de Zhäringen s'emparèrent chacun de ce qui était à leur disposition et ne rendirent à l'empereur qu'un futile hommage qu'ils rétractaient au gré de leurs intérêts.

C'est à cette époque, je pense, que commence la puissance temporelle des évêques de Sion quoiqu'on en trouve des traces déjà dès le temps de Charlemagne. Les comtes de Rarogne, de la Tour, de Saillon, de Saxon et beaucoup d'autres dont les noms n'existent plus à présent se formèrent également de petites seigneuries. Nos anciennes chroniques rapportent différents traités, contrats de mariage conclus entre eux et la noblesse de la Suisse occidentale. L'évêque de Sion, quoique n'ayant jamais eu de voix effective à la Diète, prit le titre de prince du Saint Empire et de préfet du haut et bas-Vallais. Les affaires restèrent en cet état pendant quelque temps lorsqu'il prit fantaisie au duc de Savoye, voisin puissant et entreprenant, de s'agrandir de ces côtés-là. En effet, profitant des divisions qui existaient parmi les seigneurs du bas-Vallais, il parvint à le conquérir jusqu'à la Morge, petit torrent qui coule à une lieue en deçà de Sion. Encouragé par cet heureux succès, il chercha à dompter pareillement les Haut-Valaisans. Mais il y trouva une résistance peu attendue ; ceux-ci défirent ses troupes aux journées de Viège et de la Planta²⁵. Ce voisinage, l'antipathie des deux nations occasionnèrent dans le Vallais durant une longue suite d'années des guerres presque continuelles. Il se commit diverses scènes d'horreurs pénibles à rapporter et que je vous épargnerai. L'histoire ne nous a que trop appris de quoi est capable une ambition effrénée et à quels excès elle porte les malheureux mortels.

Environ à cette époque commença la forme de gouvernement usitée dans le Vallais, c'est-à-dire sa division par dizains. La plupart des familles seigneuriales s'étaient éteintes ou s'étaient confondues dans la classe de la bourgeoisie. Le haut-Vallais alors se divisa en sept dizains, Conches, Moerel, Brigg, Viège, Rarogne, Leuck et Sierre qui tous étaient démocratiques. Sion et Hermence reconnaissaient l'évêque pour leur chef.

Bientôt nos montagnards, toujours provoqués par le duc de Savoye, saisirent l'occasion de lui faire sentir leur colère. La guerre éclata en 1600 entre lui, Henri IV et les Bernois ; les Vallaisans invités à prendre part à la querelle le firent de grand cœur. Tandis que Henri attaquait Charles-Emmanuel par le Dauphiné, les Bernois dans le Pays de Vaud et le Chablais, les Vallaisans pénétrèrent dans le dizain de Monthey et

²⁵ En 1475.

s'avancèrent jusqu'à Evian. Incapable de faire face à tant d'ennemis à la fois, le duc de Savoye fut contraint de faire la paix en cédant le Pays de Vaud à Berne et le dizain de Monthey jusqu'à Saint-Gingoulph au Vallais ; il faut observer que les dizains supérieurs s'étaient déjà emparés en 1475 des dizains de Martigny, Saint-Maurice et de l'Entremont. Ce furent ces diverses conquêtes qui établit dans un petit pays comme le mien et chez un peuple de frères la double dénomination de souverains et de sujets. Les Haut-Vallaisans, qui ne montrèrent pas en cette occasion la générosité des anciens Suisses, ne jugèrent pas à propos de nous faire partager la liberté dont ils jouissaient ; ils préférèrent être nos maîtres plutôt qu'être nos frères et nous fûmes soumis à l'administration périodique de gouverneurs qui s'élevaient dans les dizains supérieurs à la pluralité des voix.

Ici je m'arrête, Messieurs, je devrais éviter de qualifier un gouvernement, dont nous avons eu à nous plaindre, les couleurs de la haine pourraient si facilement se glisser sous mes pinceaux et je ne voudrais pas médire du nom. Ceux qui ont étudié l'histoire savent quelle dure condition est celle d'un peuple qui doit obéir à une république et surtout à une république démocratique ; ce peuple est souvent obligé d'attendre sa destinée, le bien-être ou le malheur de plusieurs années, du résultat d'une assemblée orageuse où les voies ne sont pas toujours fermées à la séduction. Considérons la situation des provinces de la République romaine vers son déclin ; les élections des proconsuls ou préteurs se faisaient à la pluralité, la lice était ouverte au vice comme à la vertu et trop souvent le premier l'emporta sur celle-ci parce que tous les moyens de corruption étaient permis. Si les provinces eurent en résultat quelquefois des Catons et des Metellus, elles n'eurent que trop souvent des Catilinas et des Scaurus ; c'est le sort inévitable de toute élection populaire. Ainsi, pour revenir à mon sujet, ce qui se passait en grand à Rome arrivait en petit au Vallais. Parmi nombre de bons administrateurs, nous eûmes quelquefois des gens pervers qui avaient acheté les suffrages et achetaient ensuite leur absolution. Je dois le dire à la louange des bas-Vallaisans, même au plus fort de nos divisions intestines, tout en maudissant les vexations d'un Schinner, ils rendirent justice à la sage administration d'un Theiler.

Voici les principaux griefs qu'à l'époque de notre révolution on fit au Haut-Vallais. On l'accusait de nous envoyer souvent pour gouverneurs des paysans qui n'avaient presque nulle teinture des lettres ni des lois et par conséquent incapables de conduire les affaires par lui-même. On reprochait aux gouverneurs d'appauvrir le bas-Vallais en reportant dans le Haut tout le fruit de leurs épargnes durant leur administration. On se plaignait surtout d'être absolument exclus des places civiles et militaires, à moins que des alliances avec les seigneurs du Haut-Vallais n'en ouvrisent le chemin. Nous avions un régiment au service de France ; la maison

de Courten en était propriétaire, tous les meilleurs grades étaient donnés aux membres de cette famille ou à leurs protégés ; c'était chose rare que de voir un bas-Vallaisans s'élever au rang de capitaine. Mais à quoi bon toute cette énumération d'angoisses passées et qui ne reviendront plus ? tirons le rideau sur tous ces sujets de plaintes et ne cherchons qu'à jouir des fruits de l'heureuse concorde qui s'est rétablie entre nous.

Cependant, comme quelqu'un de vous serait curieux peut-être d'apprendre comment s'est opéré chez nous [ce] bouleversement politique, j'en tracerai ici un tableau rapide. Déjà depuis plusieurs années, la France éprouvait toutes les horreurs de l'anarchie ; la fièvre révolutionnaire avait gagné jusqu'aux paisibles habitants de nos campagnes. Une secrète agitation se manifestait dans le bas-Vallais et les liens des gouvernés aux gouvernants menaçaient de se rompre lorsque l'imprudence de M. Schinner, gouverneur de Monthey, vint en hâter la dissolution. Cet homme conduit je ne sais par quel motif avait osé insulter une commune entière en rendant contre elle un jugement dont elle eut à se plaindre. Celle-ci jura de s'en venger. Un jour de foire de Monthey, soixante hommes du Valdiliers, marchent au château, résidence du gouverneur, en vomissant toutes les injures que la haine et la fureur peuvent inspirer. Schinner épouvanté ne voyant du secours nulle part demande grâce aux séditeux. Les Val d'Illiens le poussent hors du château, le poursuivent avec des huées terribles et roulent après ses talons des tonneaux vides dont le fracas ajoute à l'effroi du gouverneur. Il courait grand danger de sa vie si la maison de M. Gallay ne lui avait offert un asile assuré pour la nuit. A cette nouvelle les gouverneurs de Saint-Maurice, Martigni et d'Entremont, ne se voyant plus en sûreté chez eux, s'enfuirent de leurs gouvernements.

Cependant ce grand vacarme ne produisit rien, nos peuples restèrent tranquilles et les haut-Vallaisans eurent le temps de revenir de leur terreur panique ; mais hélas ! ce fut pour ordonner des supplices ; six citoyens distingués furent exécutés à Sion comme les auteurs du dernier tumulte. On réservait le même sort au *gros Bellet*, Val d'Illien et chef des soixante qui avaient emporté le château. On le cita à comparaître ; mais instruit par l'exemple de ses prédécesseurs, il se garda bien d'obéir ; au contraire, muni d'une suite d'accusations, il se rendit devant le Sénat de Berne, les leur expliqua dans son grossier mais énergique langage et en obtint une lettre aux Vallaisans par laquelle on leur conseillait de cesser tout acte de rigueur s'ils ne voulaient pas s'attirer des désagréments. Peut-être cette condescendance était de la part de Berne un trait de politique. L'Argovie et le Pays de Vaud commençaient à remuer, peut-être espérait-on les calmer par cet acte de bonté envers un étranger. Le résultat de cette médiation fut que l'on ne fit plus d'exécution ; les gouverneurs revinrent ; la tranquillité paraissait rétablie ; mais la confiance réciproque ne l'était pas.

Alors commençait à s'agiter dans l'Helvétie le démon de la discorde et depuis ce moment notre histoire est liée avec celle de ce pays. Une puissance étrangère après avoir fomenté nos divisions avait pris fait et cause pour le parti le plus faible. Pendant qu'une division française entraît à Berne, une autre pénétrait dans le Vallais sous les ordres de Xaintrailles et poursuivait ses habitants à l'aide des bas-Vallaisans jusque dans leurs montagnes²⁶. Jusqu'en 1802 nous fûmes dans les convulsions de l'anarchie ; le haut-Vallais avait été saccagé de la manière la plus horrible et nombre de familles venaient chercher parmi nous du pain et une assistance précaire. Enfin, 1802, le Premier Consul Bonaparte, préparant de longue main notre réunion à la France, nous sépara de la République helvétique et nous donna une constitution qui fondit tous les intérêts opposés et fit disparaître pour jamais les titres de sujets et de seigneurs. On parut depuis lors bons amis. Nous fûmes tranquilles et heureux. L'Europe était ébranlée ; tous les peuples s'agitaient et se déchiraient à l'envi et nous jouissions de la paix la plus profonde. Cet état fortuné dura jusqu'en 1810, époque où Napoléon nous incorpora à l'Empire français. Sa chute en 1814 amena notre affranchissement, mais il fut marqué par de nouveaux débats. Quelques têtes du haut-Vallais crurent que les monarques alliés allaient leur rendre leurs anciens droits. Cette vaine espérance donna lieu à quelques diètes orageuses où nos antagonistes s'oublèrent au point de maltraiter nos députés. Ce manque de respect pour les lois leur attira une verte réprimande de la part de la Diète générale de Zurich, appuyée par les ambassadeurs des puissances étrangères ; le sanctuaire de la paix, l'asile de la justice a été profané par vous, leur était-il dit ; le zèle et la victorieuse éloquence des messieurs Dufour et Pittier, la fermeté du reste de nos députés triomphèrent enfin de l'emportement de nos adversaires. Nous voilà possesseur d'un gouvernement paisible et paternel ; les haines se sont éteintes, on a renoué les doux [liens] de la fraternité qui n'auraient jamais dû se rompre et notre réunion au Corps helvétique a cimenté pour jamais notre félicité.

Géographie moderne

Nous voilà donc arrivés à la nomenclature moderne du Vallais. Ce canton est divisé actuellement en treize dizains, savoir cinq dans l'arrondissement occidental, deux dans l'arrondissement central et six dans

²⁶ Charles-Antoine-Dominique Xaintrailles (1763-1833), comte de Lauthier, général français, occupe le Valais en mai 1799, traduit en conseil de guerre à la suite d'exactions en Valais le 25 juin 1799, remplacé par Turreau le 29 juin, acquitté par le conseil de guerre en 1801.

l'arrondissement oriental. Les cinq premiers qui composent le bas-Vallais sont: Monthey, chef-lieu de même nom; Saint-Maurice, capitale: Saint-Maurice; Martigny; Entremont, chef-lieu: Sembrancher et Conthey. Les deux du centre sont Sion et Hermence. Les six de l'Orient sont Sierre, Leuck, Viège, Rarogne, Brig et Conches: chef-lieu Arnen.

Comme je pense, messieurs, qu'une description topographique des dizains que j'ai parcourus ne vous sera pas désagréable, je vais essayer cette esquisse quoiqu'elle soit au-dessus de mes pinceaux.

Le voyageur qui arrive dans le Vallais depuis Genève se trouve d'abord frappé du spectacle imposant de ces monts élevés et contemporains de la création qui le ceignent des deux côtés et se prolongent parallèlement dans toute la longueur de la vallée. Le premier dizain qu'il traverse est celui de Monthey, contrée riche en excellents pâturages, qui ne le cèdent pas en bonté à ceux de la Gruyère²⁷. Monthey, chef-lieu du dizain, est situé dans un petit enfoncement au pied d'agréables vignobles. Il renferme une population de 1500 âmes et une société charmante. Deux familles des plus nobles du pays y ont leur domicile, savoir les Dufay et les DeVenter.

En quittant ce joli bourg, on s'approche de Saint-Maurice en longeant un charmant coteau couvert d'arbres fruitiers d'au milieu desquels s'élance la flèche du clocher de Choex. La vallée cependant se restreint, les montagnes se rapprochent et ne laissent enfin près de Saint-Maurice que l'espace nécessaire au lit du Rhône. Ici se trouve un pont de la plus hardie structure qui joint le Vallais au canton de Vaud. Ce pont, bâti à plus de 80 pieds au-dessus du fleuve, n'est formé que d'une seule arche dont les extrémités portent sur deux rochers voisins; l'issue vers le Vallais en est défendue vers le Vallais [*sic*] par un château fort qui annonce la plus grande antiquité.

Plusieurs auteurs prétendent que ces deux ouvrages sont des Romains; on y voyait encore des inscriptions antiques au dire de M. Coxe²⁸; quant à moi, je ne les ai pas vues et je ne crois pas devoir partager l'opinion de ces messieurs. Est-il probable que les peuples du Pays de Vaud lors de l'irruption des barbares n'aient pas cherché à leur enlever la facilité d'entrer dans leur pays en détruisant toutes les communications? Je croirais bien plus volontiers que c'est un ouvrage des rois de la 2^e Bourgogne ou plutôt, des ducs de Savoye. Pierre, par exemple, fils de Thomas I^{er}, se rendit recommandable par beaucoup d'ouvra-

²⁷ C'est en effet en Gruyère que Bonjean a passé une partie de son enfance et de son adolescence.

²⁸ William Coxe, voyageur et historien anglais, né à Londres en 1747, mort en 1838. Il fut précepteur de différents grands seigneurs anglais qu'il accompagne en Europe. Auteur de : *Voyage en Suisse* (1789).

ges d'architecture ; on l'appelle le petit Charlemagne. Ce fut lui qui bâtit au milieu des eaux du Léman le Château de Chillon, à demie lieue de Villeneuve. Ne pourrait-on pas aussi lui attribuer la construction du château et du pont de Saint-Maurice ? Mais laissons ces discussions aux antiquaires.

Après avoir traversé ce pas étroit, on voit s'élargir la vallée et l'on arrive au bourg célèbre d'Agaune, aujourd'hui Saint-Maurice. Ce bourg compte environ 2000 âmes avec les sections qui en dépendent. Il est remarquable par son antique abbaye où l'on a établi un gymnase pour la jeunesse du pays, par le nombre des bonnes familles qui s'y trouvent et qui procurent par là à ses habitants les agréments d'une société très bien choisie. Au sortir d'Agaune, le voyageur religieux contemple avec une sorte d'enthousiasme le champ de bataille et de victoire des héros thébéens. A sa droite s'élève perpendiculairement une paroi de rocher au milieu de laquelle la piété de nos pères a érigé une chapelle dédiée à la Vierge. L'on y monte par plusieurs centaines de degrés taillés dans la pierre vive. Je me rappelle de m'y être rendu une fois à minuit et rien n'égale l'effet que produisit sur moi le coup d'œil dont j'y jouis. C'était dans une belle nuit d'été, l'azur des cieux resplendissait de mille feux, la lune solitaire blanchissait le fond de la vallée où je voyais les arbres se dessiner et se confondre comme des ombres sur les prairies qui jadis furent inondées du sang de 6000 martyrs. En face s'offrait à moi une des plus hautes pointes de ces contrées, la Dent de Morcle. Les flancs de ces montagnes tantôt me présentaient une surface unie et éclairée, tantôt m'offraient de noirs enfoncements. Au pied de la montagne, le Rhône roulait de ses ondes écumantes sur un lit avec un bruit sourd et continu qui portait la tristesse dans l'âme. A ma droite, le Bois noir m'offrait dans ses hauteurs les terribles débris du Taurus ; à ma gauche, le clocher de l'Abbaye me retraçait d'antiques et de touchants souvenirs. Je croyais voir les mânes d'un Sigismond errer sous ces rochers, fuyant les poursuites de barbares assassins. Enfin l'heure solennelle où je me trouvais, le silence d'une nuit majestueuse interrompu seulement par le murmure du Rhône et la chute de quelques cailloux qui se détachaient du rocher et se précipitaient par bonds dans la vallée, tout contribuait à me remplir d'idées religieuses. J'adorai l'auteur de ce magnifique tableau et me retirai. Je ne sais, messieurs, quelle impression a faite sur vous la vue de nos montagnes ; mais, quant à moi, je ne les ai jamais parcourues sans me pénétrer de plus en plus de l'image de la divinité. Il me semble que l'homme en s'élevant vers le ciel dépouille les passions terrestres et que son âme se purifie avec l'atmosphère. Mais revenons à notre sujet ; avant que de quitter le territoire de Saint-Maurice, j'ai encore à vous parler d'une des plus belles cascades de la Suisse, savoir celle de la Pissevache que l'on voit à une lieue et demie de cette ville. Elle fut formée par les eaux de la Salenche qui se précipitent de plusieurs

centaines de pieds de hauteur ; elles tombent en mugissant et se brisent sur un lit de rocher d'où il s'élève une vapeur subtile, capable dans les grands vents de pénétrer le voyageur à plus de cent pas de distance. Rien n'est comparable à la beauté du coup d'œil que présente cette cascade au lever du soleil, ses rayons s'y réfléchissent en mille couleurs et forment un tableau magique qui éblouit les yeux.

De cette cascade, on arrive à Martigny, faible reste de l'opulent et antique Octodure qui n'offre rien de remarquable que son marché, ses vins et quelques inscriptions romaines. Là s'embranché la plus grande vallée collatérale, c'est-à-dire celle de l'Entremont qui conduit au Saint-Bernard. Je vous avoue que je n'ai jamais pensé à Martigny sans donner une arrière-pensée à l'Antiquité. C'est ici, me disais-je, que passa jadis le fier léopard carthaginois et que planèrent ensuite les aigles romaines, ces reines de l'univers. Je les voyais descendre de nos Alpes avec la rapidité de l'oiseau qui leur servait d'emblème, et envahir l'Occident. En foulant cette terre où s'étaient imprimés les pas de ces maîtres du monde, je pensais en frémissant à ces vastes empires que le temps a engloutis et dont il ne nous reste plus que d'imposants, mais utiles souvenirs.

A Martigny, la grande vallée qui jusque-là avait tiré au sud-est prend tout à coup sa direction au nord-est. D'espace en espace on rencontre des tours délabrées, jadis habitées par des seigneurs puissants, aujourd'hui désertes et l'asile des oiseaux de nuit. Ces tours avaient le double usage d'attester la grandeur de leurs possesseurs et de donner le signal d'alarme en cas d'invasion. Quand les ennemis arrivaient par l'Helvétie, les signaux partaient depuis la tour de Gorze au-dessus de Lausanne ; à celle-ci répondait celle de Saint-Tryphon qui, à son tour, communiquait avec celle de Martigny. D'ici le signal était reçu par la tour de Saxon qui le renvoyait à celle de Saillon et ainsi de suite jusqu'aux extrémités du pays. Ces signaux se donnaient par de grands feux ; je ne saurais assigner quelle fut l'époque de ces établissements ; mais nous voyons ce mode de communication établi chez plusieurs peuples et mis en usage par de grands capitaines de l'Antiquité.

Trois lieues au-delà de Martigny se trouve le village de Riddes, remarquable par une échauffourée qui eut lieu entre les hauts et bas-Vallaisans durant nos dissensions ; on y passe sur la rive gauche du Rhône et l'on arrive à Saint-Pierre où existe encore un ancien couvent bénédictin désert depuis longtemps.

De là se découvrent déjà les trois châteaux qui dominent la capitale ; cette vue annonce l'approche d'une cité remarquable ; mais hélas ! Sion ne se distingue que par son antiquité, par un concile qui y fut tenu en [...] et la plus grande partie de son lustre lui vient de ce qu'elle est la résidence des autorités de la République. Elle est adossée à un mont isolé sur lequel étaient bâtis les châteaux de Majorie et de Tourbillon,

dont il ne reste plus que des ruines. Celui de Valère existe encore. Du sommet de cette montagne on jouit de la vue la plus agréable, on découvre la vallée dans une étendue de douze lieues de Leuck à Martigny. La ville en elle-même est peu de chose, elle est en général assez bien bâtie, mais la confusion des rues gâte tout l'effet que pourraient produire ses beaux édifices. Elle renferme environ 5000 âmes, parmi lesquelles beaucoup de bonnes familles. Ses environs sont charmants et la promenade de Bramois est fort fréquentée par les amateurs de la belle nature et du bon vin. Sous le gouvernement français, elle était beaucoup plus vivante ; la gaieté française savait stimuler le caractère sévère de ses habitants ; il y avait une société charmante. Le climat de cette ville est le plus chaud du pays. En été, il est si embrasé que les citoyens aisés se retirent dans les montagnes qu'on appelle *Mayens*, afin de respirer un air plus tempéré et plus sain. Sion sert encore de démarcation aux langues française et allemande, en sortant par la porte du haut-Vallais, vous trouvez celle-ci dominante. Sierre, joyeuse petite ville, est le premier endroit remarquable qui se présente à ceux qui entrent dans le haut-Vallais. Il offre quelques beaux édifices, entre autres les maisons des comtes de Courten et de messieurs Preux. Plus haut Varone, Leuck et d'autres villages se montrent au milieu des rochers et attestent l'activité et la constance de nos paysans laborieux. En général, la nature dans cette partie du Vallais m'a paru plus triste et plus sauvage que partout ailleurs, la vallée devient plus inégale, les gorges y sont plus multipliées, les montagnes plus nues et plus arides. La plaine dans le haut comme dans le bas-Vallais conserve à peu près le même aspect, à l'exception des marais si funestes à la salubrité de l'air dans le bas-Vallais. Ici, ce sont des prairies riantes, de gras pâturages, des vergers richement plantés d'arbres fruitiers ; plus loin, la terre est stérile et pierreuse, ensuite se découvre un sol fertile et couvert des plus belles moissons. Voilà comme le voyageur chez nous jouit constamment d'un nouveau coup d'œil et passe successivement d'un aspect triste à une vue riante et d'une scène joyeuse à une toute mélancolique.

De Leuck la vallée tire de nouveau à l'est jusqu'à Brig où elle se divise ; une branche continue à l'est et c'est là que s'embranchent la célèbre route du Simplon, en latin *Mons Sempronius* ; l'autre reprend au nord-est et c'est là que se trouve le dizain de Conches, le plus septentrional du pays ; elle se termine enfin au mont de la Fourche après avoir parcouru une étendue de près de quarante lieues depuis l'embouchure du Rhône dans le Léman jusqu'à sa source au mont Furca. Je n'entrerai pas dans d'autres détails au sujet de cette partie du Vallais, je ne l'ai pas visitée et le récit que je vous ferai ne porterait que sur la foi d'autrui.

Revenons donc sur nos pas jusqu'à Martigny et montons au Grand Saint-Bernard pour y admirer le plus bel exemple de dévouement et de

charité évangélique, un exemple inconnu dans les annales du paganisme et que l'enthousiasme de la religion du Christ a pu seul produire.

Le Saint-Bernard, ainsi que nous l'avons dit, est ce qu'étaient autrefois les Alpes Pennines, elles commençaient au col du Bon Homme vers le mont Blanc et s'étendaient jusqu'aux Alpes Lépointiennes qui prenaient leur origine au mont Rose. Le Saint-Bernard contient trois pointes principales, le mont Rose, hauteur : 14 000 pieds, le Vêlan et le Saint-Bernard proprement dit, hauteur : 10 380 pieds. Celui qui le veut traverser est obligé de monter pendant six heures consécutives par les chemins les plus difficiles. Il rencontre sur sa route des villages très populeux, tels que ceux de Sembrancher, Orsières, Liddes et le dernier de tous, Saint-Pierre où l'on trouve d'assez bonnes hôtelleries. A une heure de Saint-Pierre, la végétation cesse presque tout à fait, on ne voit que des rochers nus entassés les uns sur les autres, pas le plus petit arbrisseau qui vienne ombrager ces déserts, pas la plus petite fleur qui puisse égayer l'œil du voyageur qui ne repose plus que sur des objets capables d'inspirer un effroi mêlé d'admiration. Sur sa tête s'élèvent des pointes sourcilleuses chargées de glaces éternelles, à ses pieds est ouvert un abîme dans les profondeurs duquel se précipite la Dranse en mugissant. Ce torrent prend sa source dans un glacier aux portes du monastère. Deux ossuaires, sombres tombeaux, semblent unir leur voix et ajouter une expression nouvelle au cantique funèbre de la nature. C'est là qu'on renferme les cadavres des infortunés qui ont péri dans le passage ; c'est là qu'on les expose à la commisération. Ils sont couchés à mi-côte, le nouveau venu a toujours la tête appuyée sur la poitrine de son prédécesseur. L'aspect de ces trépassés, réunis ici au-dessus des nuages, rassemblés de toutes les nations, a quelque chose d'attendrissant, leur repos amical semble redire à l'homme qu'il est créé pour aimer ses semblables.

Le monastère se dérobe à tous les regards jusqu'à ce qu'on en soit tout proche, circonstance qui doit augmenter le désespoir des malheureux qui se trouvent engagés dans ces déserts dans des temps d'orages. Il est situé dans une gorge étroite, 7446 pieds au-dessus du niveau de la mer. Des deux côtés, il est dominé par des pointes très élevées dont la méridionale l'emporte de beaucoup sur la septentrionale ; on a planté sur le sommet de la première une croix qui s'aperçoit de fort loin. Chacun de nous se rappelle avoir vu sur presque toutes nos montagnes ce signe de notre rédemption. Le couvent consiste en deux corps de bâtiments séparés, dans l'un habitent les religieux et dans l'autre on reçoit les étrangers.

Les hommes héroïques qui habitent ce couvent font profession de l'hospitalité la plus entière : tout voyageur de quelque religion, de quelque condition qu'il soit, y est reçu avec un égal empressement et une égale charité. Chose étonnante et que les siècles croiraient à peine s'ils n'en avaient pas constamment la preuve sous les yeux, chose éton-

nante, dis-je, que des hommes faibles de leur nature et n'ayant d'autre but que l'amour de leurs semblables se soient ainsi dévoués à vivre au milieu des glaces et des frimas, dans un hiver presque perpétuel. Il faudrait les voir dans des jours nébuleux et critiques se précipiter hors de leur cloître et courir, suivis de leurs chiens fidèles, au secours des infortunés qui peuvent s'être égarés. Aucun danger ne les arrête, ni celui d'être englouti par une avalanche ni celui de tomber dans des abîmes ; ils ne voient dans ces moments que le péril de leurs frères et ne se souviennent que de leurs vœux qui les obligent à travailler à la conservation de leurs semblables au péril de leur propre vie. Leurs chiens secondent merveilleusement leurs efforts généreux. Chaque jour dans des temps dangereux un de ces dogues est lancé dans la montagne avec un panier au col, plein de provisions ; il court en long et en large, apporte ces secours bienfaisants au voyageur égaré et lui sert de guide jusqu'au monastère. Si l'infortuné vient à succomber sous le poids de la fatigue, le chien part comme l'éclair, vole au couvent et annonce par ses tristes gémissements qu'un passager expire sans secours. A l'instant une cohorte de ces bons religieux se détache, vole vers le moribond et le transporte au monastère où souvent leurs soins assidus sont couronnés par le retour à la vie de celui sur lequel étaient déjà étendus les voiles de la mort. Voilà quelle est la vie habituelle de ces hommes généreux. Que la philanthropie moderne me cite un exemple pareil et je croirai à tout ce qu'elle me dit.

La consommation qui se fait dans cet établissement est exorbitante et je ne sais comment ses revenus peuvent y suffire. Durant les jours que je m'y arrêtai, il y eut plus de deux cents personnes, il est vrai que c'était un jour de fête, ce qui avait attiré beaucoup de paysans des villages voisins. Jugez combien l'entretien de tant de monde doit être dispendieux, vu qu'il faut tout transporter au couvent à dos de mulet, jusqu'au bois même. Ses revenus étaient jadis très considérables. Il possédait des terres en France, en Allemagne et en Belgique, chaque souverain croyant de son devoir d'assister des religieux qui pouvaient sauver la vie à plusieurs de leurs sujets. Mais tous ces bénéfices lointains leur ont été enlevés et il ne leur reste plus que quelques cures dans le pays de Vallais et le val d'Aost. Napoléon leur avait accordé 54 000 livres annuellement, j'ignore si le roi de France les leur continue. Le Grand Saint-Bernard compte déjà deux filiations, l'hospice du Simplon et celui du Petit Saint-Bernard en Savoye. Avant de quitter cette montagne remarquable, je crois devoir ajouter que Napoléon en 1812 et 13 y avait fait tracer le plan d'une route de 3^e classe, ce qui aurait procuré au Vallais des avantages considérables. Il serait à souhaiter que notre gouvernement fût assez riche pour pouvoir exécuter ce projet. Mais nos faibles ressources, la disette de numéraire, le manque d'entrepreneurs experts dans l'art et principalement l'indifférence du peuple [sont]

toujours des obstacles invincibles. Ce ne serait qu'autant que les autres cantons suisses voudraient concourir à l'entreprise qu'on pourrait la faire réussir et rétablir ainsi l'ancien ouvrage des Césars.

Productions naturelles

La nature du sol du Vallais éprouve les plus grandes variations. Ce petit pays renferme les productions de presque tous les climats, depuis celui de l'Islande jusqu'à celui de la Sicile. Je regrette de n'être pas assez versé dans l'histoire naturelle pour vous parler dignement du nombre de plantes rares, de simples et de métaux que renferment nos montagnes. La température y est propre à la culture des fruits les plus nobles comme les plus communs ; dans un seul jour on peut y passer des glaces du Pôle sous les feux du Tropique. Je vais essayer cependant de vous donner quelques détails qui vous paraîtront triviaux sans doute ; mais personne ne peut ni ne doit parler que de ce qu'il sait.

Le sapin est l'arbre le plus naturel au pays, il croît partout ; mais il parvient sur nos rochers à une hauteur beaucoup plus considérable que dans la plaine ; nous possédons aussi des mélèzes mais en petite quantité ; on s'en sert pour la bâtisse. En général, nos forêts pourraient être beaucoup mieux entretenues ; malheureusement nos paysans sont dans l'ignorance la plus complète dans la partie forestière et nos autorités communales n'y donnent pas toute l'attention nécessaire.

Les châtaigniers occupent chez nous une branche distinguée dans l'économie ; ils croissent ordinairement au pied des montagnes. Cet arbre aime à jouir des rayons du soleil et se plaît sur un sol rocailleux et aride. Il fleurit d'ordinaire à la Saint-Jean, alors un peu de pluie lui est très salulaire, mais la fleuraison une fois passée, plus il fait sec, plus le propriétaire a lieu d'espérer.

Nos plaines portent également toutes sortes d'arbres fruitiers ; mais ils sont sujets à des passes bien critiques. Ordinairement, la végétation recommence chez nous à la fin de mars, la chaleur de la vallée la fait avancer rapidement. Si malheureusement le temps change, la neige qui tombe sur nos montagnes refroidit l'atmosphère et les givrées, les gelées en sont les funestes suites. Les noyers et la vigne sont les plus sujets à cette calamité.

La vigne sur nos coteaux est d'un cru excellent ; nos vins passent pour avoir autant de force que ceux d'Espagne, la Malvoisie de Sion, la Mark²⁰ de Martigny jouissent d'une célébrité justement méritée. Les dizains de Sion, Sierre et Martigny produisent le meilleur vin ; celui des vignobles de Saint-Maurice et Monthey sont d'une qualité inférieure.

²⁰ La Marque.

Dans les dizains du haut-Vallais le vigneron laisse ramper la vigne. M. Coxe en rapportant ce fait se croit en droit de relever la paresse des Vallaisans et moi en le citant je relèverai son inexactitude. Si M. Coxe était allé visiter nos coteaux, il aurait vu que les ceps de la vigne étant plantés près de petits rochers, ceux-ci leur servent par là-même de point d'appui et que la vigne y rampe comme dans nos treilles. S'il avait examiné de plus près les vignobles de Saint-Maurice et Monthey, il se serait convaincu que la culture de ce précieux végétal n'y est pas si négligée qu'il lui plaît de le dire. Notre manière de procéder à ce travail est la même que celle du Pays de Vaud qui est un des pays du monde où cette branche de l'économie rurale est la mieux traitée. On pourrait, ce me semble, faire à M. Coxe le reproche qu'il fait à ce voyageur qui, ayant vu son hôtesse gravée de la petite vérole, en conclut que toutes les femmes du pays étaient dans le même cas³⁰.

Dans tout le pays en général l'habitant entretient de nombreux troupeaux. Le dizain de Monthey en particulier possède de très belles montagnes où les bêtes à cornes alpent toutes les années. Le fromage qu'on y fait ne le cède guère en bonté à celui de la Gruyère. On observe parmi nos bestiaux une gradation singulière. A Monthey elles sont belles et grosses, quoique inférieures à celles du canton de Fribourg. Dans le dizain de Martigny et celui d'Entremont elles sont plus petites et plus on s'élève dans l'Entremont, plus leur grosseur diminue. Je crois voir en cela une sage prévoyance de la nature. Obligées de chercher leur nourriture dans des lieux escarpés et dangereux, ces vaches, si elles étaient d'une masse plus grosse, ne pourraient que difficilement s'y hasarder, au lieu que, petites comme elles sont, elles broutent dans la plus grande sécurité sur le flanc même des précipices. On a remarqué de plus que les vaches des dizains du centre et celles qui sont nourries dans la plaine rapportent moins de lait que les autres qui paissent l'été sur les montagnes. Quelles pourraient en être les raisons ? M. le Vaillant va nous donner son opinion³¹. Il dit que plus une vache habite un pays chaud, moins elle a de rapport et il cite l'exemple d'une vache à Sumatra qui passait pour un prodige rare qu'elle donnait une pinte de lait par jour. Or, cette opinion adoptée, on trouvera aisément la cause physique de cette variation de fécondité chez moi. Plus on s'éloigne du lac de Genève, plus l'air devient épais et enflammé, la gradation est croissante jusqu'à Sion et de là elle décroît presque en même proportion jusqu'au Simplon. C'est aussi dans ces dizains centraux que se fait sentir cette diminution du lait.

³⁰ William Coxe, *Voyage en Suisse*, Letellier, 1790, t. I, p. 412.

³¹ Sébastien Vaillant, 1669-1722, botaniste français, directeur du Jardin des Plantes.

Le pays produit beaucoup plus de blé qu'il ne lui en faut pour sa consommation. L'Entremont surtout est très fertile en seigle dont il fait grand commerce avec les autres dizains et le Pays de Vaud. — Depuis la Révolution, on a introduit en Vallais la culture des mérinos ; cette branche n'est encore que dans son enfance ; mais on observe qu'elle réussit assez bien ; nous avons encore quelques fabriques de draps grossiers à la vérité qui cependant seraient très susceptibles de perfection. Enfin, je ne hasarderai pas trop en disant que le Vallais séquestré du monde entier pourrait se suffire à lui-même. La seule denrée nécessaire à la vie que nous tirions de l'étranger, c'est le sel ; encore est-ce moins manque de sources salées que de moyens de les travailler. Nos montagnes renferment des mines de différents métaux, que l'impuissance du gouvernement empêche d'exploiter ou qu'il est obligé de confier à des mains étrangères. Entre ces dernières est la mine de fer d'Ardon que M. Liotard de Genève fait exploiter depuis quelques années³². Dans plusieurs de nos vallées on trouve des eaux minérales, celles de Leuck tiennent entre elles le premier rang ; elles jouissent depuis des siècles de la plus haute réputation. Sous le gouvernement français on y a vu affluer des personnes de la première distinction.

Je regrette de ne pouvoir vous donner d'une manière plus détaillée l'histoire naturelle de mon pays et vous prie d'excuser les lacunes nombreuses que je ne puis remplir.

Au reste, pour vous peindre le Vallais en peu de mots, il me suffira de vous dire qu'il renferme dans son sein tout ce que le voyageur vient chercher en Suisse, sites pittoresques, vues grandes et magnifiques, horreurs sublimes, tableaux majestueux, paysages riants, précipices effrayants, brillantes cascades, torrents écumants, glaces éternelles, tout en un mot s'y retrace successivement à ses regards.

³² Jean-Daniel Liotard, de Genève, propriétaire à Martigny d'un fourneau à fondre la mine de fer. Henri Michelet, *L'inventeur Isaac de Rivaz (1752-1828)...* Martigny, 1965, p. 371 (*Bibliotheca Vallesiana*, 2).